L'Union de la Nouvelle-Orléans.

Journal de Bureau.

Troisième Edition.

Bureau: 82 Rue Dauphine et New Orléans, La.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 1er SEPTEMBRE 1889.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00
On demande quelques jeunes gens pour les [illegible]	

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$6 00
Six mois	3 00
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Pour les Annonces, nous renvoyons à Dumaine, Valmont et Lombard, etc., qui en traitent au prix réduit de 10 cts la ligne voir la 4e page.

VENTES DE DEMAIN LUNDI.

Par R. Chapuis—A l'encanteur des rues Peydras et Bienville—Le contenu d'un magasin de champagne, cognacs, cigares, empêches, articles de confectionnerie, etc. Aussi un cheval, charrette et harnais.

ANNIVERSAIRE.

L'*Abeille* entre aujourd'hui dans sa soixante-troisième année. Nos lecteurs nous connaissent trop pour nous prêter l'intention de faire sonner haut cet anniversaire. Si nous nous y arrêtons un instant, c'est pour lui consacrer quelques lignes, c'est, avant tout, afin de reporter notre pensée sur ce public éclairé autant que bienveillant, auquel nous devons d'être, de prospérer, et qui, toujours, durant cette période de soixante-deux ans, à travers bien des épreuves cruelles, bien des bouleversements et des transformations, voulut accorder à l'*Abeille*, l'autorité de son patronage, notre fierté à nous. Notre reconnaissance va à lui, sincère, entière.

C'est aussi pour remercier nos confrères en journalisme, qui tous et toujours nous prodiguèrent les précieux témoignages de leurs sympathies, de leur considération. En rappelant ce double fait, nous n'acquittons pas une dette double aussi, nous la constatons seulement.

Ces deux appuis ont été notre force; ils nous disent que nous sommes restés dans la ligne du devoir et nous aimons à espérer qu'ils nous seront conservés.

Les éditeurs actuels de l'*Abeille*, suivant, en cela, la voie tracée par d'éminents prédécesseurs, ont en invariablement pour objet de défendre, de servir les intérêts de la Louisiane; de respecter ses attaches au passé, d'aider à son développement commercial, industriel, littéraire, artistique; de perpétuer une langue qu'elle affectionne si justement; de mettre en relief les bienfaits du gouvernement sous lequel nous vivons, d'en suivre attentivement les évolutions.

Organe sincèrement dévoué aux populations louisianaise et française, nous avons sans relâche mis tous nos efforts à plaider la cause de notre Etat; à resserrer encore les liens traditionnels, historiques, affectueux, qui nous unissent à cette France pour laquelle il nous semble que notre amour et notre respect ont grandi, depuis que les mauvais jours lui sont venus; cette France dont nos vœux appellent le relèvement glorieux, complet; cette France dont la place fut et sera toujours au premier rang des nations.

Sommes-nous restés à la hauteur de notre tâche? La réponse appartient au public; nous réclamons le seul droit d'affirmer que nous l'avons remplie honnêtement.

Le rôle que l'*Abeille* a tenu dans le passé, sera encore le sien dans l'avenir. Au moment où s'ouvre sa soixante-troisième année—sans trop de sénilité peut-être—elle aime à exprimer sa gratitude envers ceux auxquels elle doit d'avoir ainsi vécu. Si l'expression n'en est pas assez éloquente, on lui tiendra compte, du moins, de l'intention.

A. A. Woods & Cie.—Les compagnies d'assurances de tous genres sont représentées à la Nouvelle-Orléans; aussi, l'assuré avant d'octroyer son patronage à l'une d'elles, cherche-t-il celle qui réunit le plus d'avantages. Nous nous plaisons à recommander la compagnie qu'est fondée M. A. A. Woods & Cie. en l'an 1868; elle qui a fait ses preuves, comme on le voit, car les vingt-une années qu'elle vient de traverser lui ont valu de fort jolies gains et lui ont permis de se bâtir ferme possession en ville et dans les districts ruraux. Cette compagnie dont c'est notre plaisir d'en faire l'éloge, mérite à tous égards la confiance de l'assuré du public; elle affirme cette confiance par des hommes chez lesquels une parfaite entière des affaires s'allie à une haute honorabilité des hommes du pays comptant des amis de toutes les classes de la société; des hommes enfin à qui la compagnie doit sa popularité. MM. A. A. Woods, Walter Scott, S. H. Fourntat & A. F. Godat. La compagnie est représentée dans les campagnes par M. Mathieu; c'est dire que ses intérêts sont en bonnes mains. M. Fourntat lui, est un Louisianais qui porte un nom des plus considérés et son associé Godat, dans la compagnie a été aussi et sera toujours facile, en bien des résultats. La Compagnie prendra possession, le 1er octobre prochain, de son nouveau local, au coin des rues Carondelet et Gravier.

Maisons A. Montleone.—La chasse, de bon jeune, se fait bien et surtout à bon marché. Pour s'en convaincre l'on n'a qu'à visiter les établissements de M. A. Montleone, un commerçant de prime vertu. Il y a cinq ou six ans à peine, il venait s'établir modestement à l'angle des rues Royale et Conti. Quelques paires de chaussures placées dans des montres et sur des rayons de sous magasin étaient tout ce qu'il était habile en son métier, malgré ses talents aussi les humbles débuts du commerçant. Aujourd'hui M. Montleone est cité au nombre des plus grands marchands de notre district; et cette situation prospère, hâtons nous de l'écrire à son éloge, il la doit à un travail honnête et persévérant. Après s'être fait une clientèle en ville, il ne tardait pas à s'en créer une dans les campagnes. Si bien qu'il compte de marchands qui ne lui confient leurs commandes. Mais le premier établissement de M. Montleone devenant trop exigu pour suffire aux besoins de son commerce, la nécessité s'imposant à lui d'en fonder un autre; et cet autre il vient de l'ouvrir au coin des rues Royale et Bienville. Celui-ci, par ses compromis est un ornement au second district. Pour son installation, il a été dépensé des dollars par centaines; et le riche propriétaire invite le public à le visiter.

Anciennes pharmacie Lindo.—MM. Desporte et Gendron, qui ont repris M. Lindo, annoncent qu'ils ont un assortiment des plus variés et des plus frais de médicaments étrangers et indigènes. Ils ont aussi ce qu'ils remplissent avec les soins les plus consciencieux, tous et nuit, toutes les prescriptions de médecins qui leur seront confiées.

S. S. S.

Déclaration Importante.

Il y a six semaines je savais vous à coup des douleurs aiguës dans les jambes, les genoux et les mains. Je me suis mis en lit et bientôt les articulations enflèrent. Après une longue série de traitements ordinaires sans résultat, on m'a conseillé l'usage du Spécifique de Swift: le 7e flacon vous guérit pas, dit-il, je pensai en qu'il vous coûtait.

De suite j'envoyai chercher le S. S. S., et après le premier jour j'eus une nuit tranquille. Le trois commencé je commence le lit et me promenais dans la chambre, et après six bouteilles je reprenais mes occupations. Je ne crois que j'en consommerais deux, étant mieux après la deuxième bouteille. Tels sont les faits, et je suis prêt à répondre à toute demande de renseignements qui m'en sera faite.

J. W. Jolly, Sr., New York City.

Nashville, Tenn.—J'ai dépensé à mon grave malaise de rhumatisme, en prenant à toutes les Spécialités du Swift, les recommandés du jour. Mais vous les que j'ai dépensé ne m'ont rien apporté que du mal. Mon état est maintenant comparable à celui de mes jours de jeunesse.

Rev. W. P. Harrison, D. D.

New Venn, ga. pour Ave.—Après avoir dépensé deux cents dollars pour des médecins et des [illegible] sans résultat, je commençai l'usage du Spécifique Swift et bientôt je fus guéri.

C. Pope.

Vernon, Ga.—Mes jambes étaient en état de [illegible] et j'avais mal au dos. Je commençai l'usage du Spécifique Swift et bientôt je fus guéri.

Jno. F. Odom.

Lyons, Ga.—Mes douleurs étaient si vives que je ne pouvais ni marcher ni dormir. Mes jambes étaient enflées et j'avais mal au dos. Je commençai l'usage du Spécifique Swift et bientôt je fus guéri.

Rev. J. L. Thomas, D.D.

Mobile, Ala